

Paul RASSE, *Le Musée réinventé. Culture, patrimoine, médiation*

Paris, CNRS Éd., 2017, 296 pages

Valentine Châtelet



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/12793>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.12793](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.12793)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2018

Pagination : 344-346

ISBN : 978-2-8143-0519-9

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Valentine Châtelet, « Paul RASSE, *Le Musée réinventé. Culture, patrimoine, médiation* », *Questions de communication* [En ligne], 33 | 2018, mis en ligne le 01 septembre 2018, consulté le 05 novembre 2025.

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/12793> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.12793>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

désormais incontournable : il filmera la jonction des armées russes à Stalingrad, la reddition de Von Paulus, la libération du camp de Maidanek et sera le « portavoix de Moscou à l'international lors de la prise de Berlin » (p. 123), tout cela en partie grâce aux liens qu'il entretient avec l'armée (p. 124).

Ophir Levy consacre son enquête aux réminiscences de la mémoire des camps, interrogeant l'irruption de cette mémoire au détour des images qui composent l'hypertexte du cinéma post-1945. Ainsi, reconnaît-il dans les tatouages matricules des jeunes femmes d'*Alphaville* de Jean-Luc Godard (1965) ou dans les manifestants soulevés de terre par la pelle d'un camion-bulldozer dans *Soleil vert* de Richard Fletcher (1973), les marques du souvenir, peut-être subliminal, des camps nazis (pp. 127-128). Décidé à traquer ces signes, il interroge notre mémoire nourrie de la réception des images d'archive de l'ouverture des camps pour en établir la migration (pp. 128-129) dans des films aussi différents que *Platoon* d'Oliver Stone (1987) ou *La Reine Margot* de Patrice Chéreau (1994) où – inconsciemment ? – nous les reconnaissons, reste à documenter cette affirmation (p. 129). S'appuyant sur des travaux divers où se côtoient les œuvres de Sylvie Lindeperg, Michel de Certeau, Suzanne Liandrat-Guignes et Jean-Louis Leutrat, Serge Daney et l'inévitable Michel Foucault, Ophir Levy file la métaphore archéo-géologique sans toujours convaincre, l'appel aux grands anciens est une facilité quand elle se fonde sur un éclectisme universitaire très « mode » aux allures de sophisme (pp. 130-133). L'auteur est par ailleurs conscient des risques de surinterprétation « kabbalistique » que peut entraîner une recherche excessive des réminiscences (p. 133). Il propose, pour illustrer sa méthode, de se livrer à une étude de cas, autour du thème du tatouage dans le cinéma, très argumentée et fort bien venue (pp. 134-142) mais qui fait l'impasse sur l'envahissement contemporain du tatouage comme motif d'affirmation de l'identité personnelle ou collective. Cependant, cette plongée dans le jeu des réminiscences dans le cinéma des images des camps constitue un des textes les plus novateurs, nonobstant quelques réticences, de cet ouvrage. Nathan Réra (pp. 157-178) lui s'est intéressé à un corpus peu étudié, celui des images, photographiques ou filmées, du génocide des Tutsi rwandais. Revenant sur sa méthode, les résultats de sa thèse sont disponibles (p. 159), il commence par explorer les fonds d'archives qui concernent les images diffusées au cours de la période du génocide en privilégiant l'ordre chronologique, non sans s'interroger sur les rouages médiatiques et sur l'implication française (p. 160). Ayant établi un corpus des photos

publiées dans la presse et un des sujets télévisés, il entreprend de les croiser, ce qui permet de constater des partis pris, en particulier l'occultation dans un premier temps des massacres (pp. 161-162). Puis il fait le choix de passer à « une vision rapprochée », celle de la micro histoire (p. 163), d'aller sur place à la rencontre des lieux tout en multipliant les entretiens avec les photographes ou vidéastes (pp. 163-166). Au fil de l'enquête, il fait émerger des « oubliettes de l'histoire » (p. 167) la vérité non seulement des images mais du génocide lui-même (pp. 168-170). Enfin, influencé par la vision du film *Millenium* (pp. 170-172), il réinterroge les images sur son écran d'ordinateur en affirmant leur nature de simulacre qui en font des « scories du passé » porteuses d'une vérité lacunaire (pp. 172-173). Il conclut son travail en posant la question des possibilités de l'art face au génocide, à travers films et installations, non une modalité de l'histoire mais un accès médiatisé à une forme de vérité. Le dialogue qu'il mène avec Ophir Levy autour de la fonction, entre autres, du bulldozer comme icône des génocides (pp. 145-154), est remarquablement éclairante sur la densité et l'intelligence de la réflexion de ces deux jeunes historiens qui prennent les images, et les représentations qu'elles véhiculent, au sérieux.

Cette livraison témoigne des avancées de la recherche en histoire du cinéma comme en histoire des représentations portées par le cinéma, l'ensemble des auteur-e-s partageant le même goût de l'archive inédite doublé d'un recours aux méthodes de l'histoire orale, un semblable souci d'interpeller la pertinence des discours convenus, une attention partagée à la nécessité d'une analyse distanciée des images. Ils ont aussi soin de nous faire pénétrer dans leur atelier, citant leurs lectures, romans, textes esthétiques, philosophiques ou autres, parfois leur pratique de spectateurs de films, offrant à la méditation du lecteur cette vérité que faire de l'histoire c'est être au monde. D'une certaine façon, Sylvie Lindeperg a fait école et elle peut en être fière.

Michel Cadé

Cresem, université de Perpignan Via Domitia, F-66860
cade@univ-perp.fr

Paul Rasse, *Le Musée réinventé. Culture, patrimoine, médiation*

Paris, CNRS Éd., 2017, 296 pages

Le Musée réinventé propose une approche historique et anthropologique de la médiation de la culture. Il décrit le rôle de l'institution muséale comme lieu de mises en scène de la culture et, de fait, son rôle dans la légitimation de la culture et dans le processus de

patrimonialisation. L'objectif de cet ouvrage est de démontrer le rôle clé joué par la médiation dans les institutions muséales et de promouvoir auprès de tous les acteurs du patrimoine une médiation de qualité, diversifiée et adaptée à des publics différenciés pour accomplir une véritable démocratisation culturelle. Pour ce faire, *Le Musée réinventé* suit une argumentation en trois points : 1) un exposé historique de la culture, héritière d'un système de classes sociales conditionnant son accès et que le contexte contemporain bouleverse (chapitre I et II) ; 2) une histoire des musées par genre avec, pour chacun, le type de médiation déployé en fonction des disciplines et des périodes (chapitre III à VIII) ; 3) une réflexion sur les perspectives et les enjeux du développement des institutions muséales (chapitres IX et X).

Les deux premiers chapitres proposent une lecture historique de la constitution de la culture et des étroits rapports qu'elle entretient avec la culture dominante. Face à l'avènement de technologies capables de simuler l'authenticité dans ses moindres détails et à l'heure de la dématérialisation, Paul Rasse montre que le système de valeur de la culture est remis en cause : l'art, autrefois l'apanage de la classe dominante, est désormais *a priori* accessible ou du moins porté à la connaissance du plus grand nombre. Dans les faits cependant, et en se référant à Pierre Bourdieu, l'auteur explique que la mutation du modèle culturel n'abolit pas pour autant les « jeux de pouvoir » (p. 37) entre classes pour la reconnaissance ou l'acquisition de légitimité. En effet, malgré les innovations techniques, les classes dominantes conservent et perpétuent leur avantage, phénomène observable à toutes les époques et de façon durable. De cette façon et en dépit des aléas de l'histoire, c'est la culture des classes dominantes qui est transmise aux générations futures et celle, également, dont les musées témoignent. Ces derniers participent donc à ce que Paul Rasse décrit comme « la distinction et la reproduction des élites » (p. 45). Ici, l'auteur fait abondamment référence à Richard Hoggart et à son ouvrage *La Culture du pauvre* (1957, trad. de l'anglais par F. et J.-C. Garcias et J.-C. Passeron, Paris, Éd. de Minuit, 1970), travail autobiographique sur un intellectuel issu des classes populaires. La distinction résulte du rapport à la culture par l'appartenance de classe : la culture est intégrée et naturelle lorsqu'elle est héritée et peut de ce fait être transgressée ; elle est en revanche admirée, respectée et crainte lorsqu'elle a été acquise. Quant à la reproduction, elle est encouragée par la culture de masse, ce qui permet à l'auteur de résumer ainsi la fonction du musée : « Dispositif privilégié de mise en scène de la culture » dont la mission est « tout à

la fois de rassembler le public élu, l'élite cultivée qui s'y reconnaît et de légitimer son pouvoir sur le peuple renvoyé à sa barbarie » (p. 65).

Mais, poursuit l'auteur, la culture connaît actuellement, « à l'aube de la post-modernité » (p. 67), une reconfiguration sociale. Si la sociabilité traditionnelle révèle une appartenance sociale en fonction de l'échelle de valeurs édictée par l'élite, la sociabilité « cinétique » (p. 77) – c'est ainsi que Paul Rasse désigne le rattachement à des groupes par des réseaux sociaux-numériques – instaure une autre classification, établie en fonction de la créativité et de l'appartenance à certains réseaux. Au bas de cette échelle se situent, selon les mots de l'auteur, les « exclus de l'hypermodernité » (p. 82) : les personnes les plus démunies tels notamment les déracinés, déplacés ou réfugiés vivant dans des camps. Ces « exclus » illustrent le phénomène que l'auteur nomme « hétérogénéisation des classes sociales » (p. 87) permis par l'avènement de technologies de communication accessibles à tous. Pour le chercheur, « l'explosion des formes d'expression culturelle, le brassage médiatique des cultures, leur démultiplication infinie et leur diffusion instantanée, au moins dans leurs versions digitalisées » (p. 90) entraînent une reconfiguration des processus de légitimation et de délégitimation culturelles.

Les chapitres IV à VIII sont consacrés à l'histoire des musées. Si remonter aux « origines de l'institution muséale » (p. 94) permet de poser les principes présidant aux collections : taxinomie, inaliénabilité et imprescriptibilité, cela conduit aussi l'auteur à proposer une définition de la patrimonialisation. Pour Paul Rasse, cette dernière se déroule en trois étapes : sélection, conservation, médiation (p. 102) ; ce qui, tout en rendant hommage à Jean Davallon (*Le Don du patrimoine*, Paris, Lavoisier-Hermès sciences, 2006) comme créateur de la notion, en offre un élargissement plus aisé aux patrimoines non archéologiques. Pour l'auteur, l'histoire des musées par genre révèle une tension entre perpétuation d'un système hérité et instauration de nouvelles formes de patrimonialisation. Par exemple, dans le domaine des beaux-arts, le système contemporain de notation dont Paul Rasse décrit le mécanisme (pp. 131-136) montre un fonctionnement en vase clos, participant à la reproduction de la distinction et donc de la domination de la culture par les classes sociales supérieures. Les musées d'histoire naturelle et musées des sciences, dès leurs débuts développés en parallèle de recherches scientifiques, sont pour leur part apparus dans un contexte confiant dans le progrès et dans la possibilité d'une industrialisation de l'accès à la culture scientifique (p. 151). Si cela ne s'est pas accompli parfaitement, le chercheur imagine que l'interactivité

et le développement de l'offre événementielle des musées constituent aujourd'hui des moyens de créer des espaces de débats plus « propices à la vulgarisation scientifique » ; ce que les technologies de communication permettent d'envisager par des processus d'information en réseau auquel le plus grand nombre peut prendre part (p. 161). Quant aux « musées techniques, musées des cultures populaires » (p. 163) et musées de société, la dimension scientifique très présente a entravé leur constitution comme de véritables lieux de médiation des savoirs populaires. Regrettant leur relatif échec, Paul Rasse reconnaît leur apport en matière d'archivage et de connaissance et salue le caractère expérimental de certaines de leurs expositions. L'histoire des musées ainsi rapportée les place entre tradition et modernité, cette dernière étant sans cesse actualisée par l'introduction de nouvelles pratiques et de nouveaux outils.

Les deux derniers chapitres traitent de l'actuelle tendance des musées, dont les activités sont de plus en plus résolument tournées vers la communication (chapitre IX) et pour lesquelles les activités de médiation constituent un enjeu désormais crucial, à tous les niveaux (chapitre X). Si Paul Rasse titre « L'institution en crise réinventée par la communication » (p. 211), l'exposé qui suit n'attribue pas à la seule communication le renouveau du musée. Il mentionne trois causes à la crise : la numérisation et l'accès diversifié aux œuvres, le vieillissement du modèle du musée et la baisse des moyens. Le renouveau – ou « réinvent[ion] » – a été initié par la recherche dans la conception d'expositions, en ayant recours notamment à des technologies et en s'engageant sur des pistes nouvelles pour exposer des points de vue inédits (p. 218). Dans ces démarches, conservation et communication tiennent désormais des rôles clés. La première pour légitimer le travail du musée, le justifier et le perpétuer ; la seconde pour fédérer des publics et donner sens au travail de recherche et de conservation. Dans ces missions, les technologies ont permis une simplification de la taxinomie, d'une part, et un accès à la connaissance plus large et plus facile, d'autre part. Or, les technologies ne peuvent, insiste l'auteur, se substituer aux musées comme lieux d'exposition de *muséalias*. Les dispositifs d'exposition demeurent le principal moyen pour impliquer les visiteurs qui, par leur lecture, donnent sens au contenu. Il faut donc idéalement supposer que les technologies favorisent une consultation plus large et plus fréquente de documents relatifs aux œuvres, atisant de cette façon le « désir [d'] être là, devant l'original, [de] le voir [de] vivre [...] aussi une expérience unique dans le cadre de l'institution » (p. 243). Paul Rasse établit alors le lien avec la médiation, dont il expose les enjeux pour les musées. Il rappelle que la médiation

puise ses origines dans l'éducation populaire avec pour objectifs la démocratisation, l'élévation du niveau de connaissances et le décloisonnement culturel. Pour atteindre ces objectifs, les médiateurs doivent tenir leur rôle de « passeurs » des savoirs (p. 261). Le chercheur décrit comment procéder : effectuer un retour à la conception de l'animation culturelle « centrée sur le public » et « enrichi[e] de la présence des artistes » afin de renouer les liens entre patrimoine et création artistique (p. 265). L'auteur insiste sur la nécessité d'adopter une réflexion sur la culture artistique et sur ses conditions de production dans un contexte donné (p. 265). Enfin, il est important que la médiation parvienne à intéresser l'ensemble des acteurs de la sphère patrimoniale à la question des publics (p. 267) pour toucher un public plus large que les seuls initiés et, ainsi, donner à voir la « création foisonnante qui reflète les débats du monde » (p. 268). Ce sont là les enjeux de la médiation sous toutes ses formes, que les technologies accompagnent et accomplissent auprès des acteurs du patrimoine comme des publics.

En filigrane de cet ouvrage figure donc le rôle tenu par les technologies, numériques et de communication, dans la reconfiguration sociale et culturelle contemporaine. Qu'il s'agisse du processus d'hétérogénéisation des classes culturelles ou de la diversification des supports de communication, Paul Rasse montre que les technologies sont au cœur de la patrimonialisation. Elles constituent un agent du passage de la post- à l'hyper-modernité, périodes que l'auteur ne circonscrit pas mais qui supposent de nouvelles perspectives sociales, pouvant toucher et impliquer des publics larges et différenciés. Les technologies sont des moyens de médiation et donc un élément clé dans le renouvellement des musées. Leurs responsables doivent de ce fait les considérer à leur juste valeur pour en faire de véritables outils d'échanges au service de la connaissance et à destination du plus grand nombre.

Valentine Châtelet

*Framespa, université Toulouse 2 Jean-Jaurès ; Lerass,
université Toulouse 3 – Paul Sabatier, F-31000
valentine.chatelet@gmail.com*

Pascal ROBERT, *De l'incommunication au miroir de la bande dessinée*

Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, coll. Communication, culture & lien social, 2017, 144 pages

Le présent ouvrage, qui fait suite à plusieurs autres publications de Pascal Robert, professeur en sciences de l'information et de la communication à l'École nationale supérieure des sciences de l'information et